

ÉVANGÉLISER LA FRANCE :

Une expression à clarifier

Neal BLOUGH

Que signifie évangéliser la France ? En tant que « missionnaire », il est facile de donner des éléments de réponse pour aujourd'hui, mais en réfléchissant, il devient rapidement évident que la question que nous posons possède une longue histoire. Une perspective historique s'impose quand on aborde une question de cette importance.

Que signifie évangéliser la France ? Cette question se place dans le contexte plus large de l'évangélisation de l'Europe et remonte au iie siècle. Ignorer l'aspect historique de l'évangélisation de ce pays serait une grave erreur. Il serait ridicule de prétendre qu'on peut évangéliser la France comme si on commençait à zéro, comme si notre action ne s'inscrivait pas dans une histoire très complexe et comme si nous et nos contemporains n'avaient pas été marqués par cette histoire. Notre but ne sera pas d'entrer dans les détails mais d'évoquer quelques grandes étapes dans leur généralité pour ensuite dégager quelques questions et observations pour notre réflexion et notre pratique actuelles.

1. L'époque pré-constantinienne

En Gaule, l'Église est présente dès le deuxième siècle. Dans la deuxième moitié du même siècle, le christianisme est déjà bien implanté dans les communautés de langue grecque à Vienne et à Lyon où Irénée est devenu une figure capitale de l'Église de son époque. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont le christianisme s'est répandu à travers la Gaule et l'empire romain dans les premiers siècles de notre ère. Les historiens estiment que vers 312, les chrétiens représentaient entre 5 % et 25 % de la population de l'empire¹. Ce nombre reflète une croissance très remarquable dans une période difficile où l'on n'avait aucun avantage de professer la foi chrétienne.

En cherchant à comprendre et à expliquer cette croissance, les historiens constatent qu'il n'y avait pas de stratégie explicite d'évangélisation, très peu, voire aucune prédication destinée aux masses, aucune institution pour propager la foi, pas de prière pour la conversion des païens, ni d'exhortation à l'évangélisation [...] ² Au contraire, dans les communautés chrétiennes de cette période pré-constantinienne, il était difficile de devenir membre. Un païen ne pouvait pas assister au culte chrétien ; ceux qui manifestaient un intérêt pour la foi passaient par une période de catéchisme qui durait pendant trois ans.

Cependant comment cela se faisait-il que l'Église grandissait en nombre ? La raison la plus fréquemment invoquée est la qualité de vie des chrétiens, tant dans leur vie personnelle que dans leur vie communautaire. Le culte et le catéchisme de cette époque cherchaient à mettre en place une mentalité nouvelle, à former un peuple qui vivait selon l'Esprit du Christ, à faire vivre une réalité commune où il n'y avait ni Juif ni grec, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre.

Au cœur de cette nouveauté [...] se trouvait la personne et l'enseignement de Jésus Christ. Lui et ses paroles étaient une bonne nouvelle pour les gens. Selon le *Didascalía Apostolorum* du milieu du troisième siècle, les paroles de Jésus étaient, des « paroles incisives ». Origène témoignait qu'elles avaient un charme qui attirait du monde à suivre (le Christ) (...) Les païens, selon le témoignage des chrétiens, ont été attirés par Jésus et l'enseignement du Sermon sur la montagne³.

Si cet enseignement attirait du monde, il mettait aussi en question certaines valeurs fondamentales de l'Empire, ce qui lui valait le rejet et la persécution de la part de plusieurs gouvernants romains. Pour les uns, la mort volontaire des martyrs renforçait l'attrait du christianisme, pour les autres, elle confirmait la folie des membres de cette secte étrange.

2. Constantin et le Moyen Âge

La persécution sévère du début du ive siècle se termine soudainement avec la « conversion » de Constantin. À partir de ce moment, le christianisme connaît une « croissance » importante. Avec Constantin, c'est la tolérance des chrétiens, avec Théodose, la proscription du paganisme, avec Clovis et Charlemagne, l'Europe (et ce qui sera la France) voit de nombreuses populations s'appeler chrétiennes suite à l'application de moyens missionnaires parfois plus que douteux. À côté des moyens politiques et militaires utilisés pour répandre le christianisme, citons néanmoins le travail patient d'évangélisation et d'enseignement accompli par les communautés monastiques.

Néanmoins, la compréhension de ce qu'est un chrétien se transforme. Le catéchisme et le baptême changent de caractère. En 370, Basile de Césarée pouvait encore insister sur le fait « qu'on doit d'abord être un disciple avant de recevoir le baptême », tandis qu'au Ve siècle, Augustin dira qu'il faut « d'abord les baptiser et ensuite, on pourra leur enseigner un changement de vie et de coutumes »⁴.

Nous entrons dans la période de la chrétienté, c'est-à-dire une civilisation où tout, du moins en théorie, découle de bases ou de fondements chrétiens : l'éthique, l'économie, la politique, la philosophie, la science. En théorie, tout le monde est chrétien ou devrait l'être, et les méthodes pour convertir les non-chrétiens (juifs ou musulmans) laissent parfois à désirer.

Cette période va durer longtemps, et marquera profondément la civilisation européenne et française. On naissait chrétien comme aujourd'hui on naît français, allemand, suisse, anglais, suédois, danois, italien. La réflexion de Jean Delumeau sur ce phénomène est éclairante :

La théologie chrétienne a certes été au pouvoir et ce sont les autorités en place qui ont forgé le terme de *respublica christiana* pour désigner l'ensemble des territoires où l'on récitait — où l'on aurait dû réciter — *le Credo* ; mais :

1. Cette chrétienté a été plus une construction autoritaire et un système d'encadrement des populations qu'une adhésion *consciente* des masses à une foi révélée [...]
2. En tant que corps constitué, la chrétienté s'est constamment démentie elle-même, quelles qu'aient été la foi, la piété et la charité de nombreuses personnes prises en particulier⁵.

3. L'époque de la Réforme (XVI^e et XVII^e siècles)

Quand on est protestant, on regarde habituellement cette longue période comme un temps de déclin, comme celle de la décadence de la papauté et de la théologie. Heureusement, disons-nous, la Réforme est arrivée.

La Réforme pose, effectivement, des questions théologiques importantes. Mais elle pose aussi la question de l'évangélisation, ou plus précisément de la « christianisation » de l'Europe. Si, comme le prétendent les réformateurs, l'Église romaine se trompe, il faut de nouveau « enseigner » ou « christianiser » les villes, les campagnes et les pays entiers.

Là où il n'y avait qu'une Église, qu'un seul christianisme officiel, l'Europe se trouve confrontée à plusieurs Évangiles qui semblent s'exclure mutuellement. Pour Luther, le pape c'est l'anti-Christ ; pour le pape, Luther mérite l'excommunication. Ainsi commence une « course » pour la véritable « évangélisation » de l'Europe. On crée de nouvelles « vraies » Églises (luthériennes, réformées, anabaptistes). On refait les catéchismes parce qu'on découvre que le peuple ne sait pas grand-chose de la foi chrétienne. Face aux réformes protestantes, Rome fait aussi la sienne, surtout lors du Concile de Trente. Chacun trouve ses soutiens politiques, chacun trouve ses moyens (pacifiques ou autres). Certains territoires deviennent protestants (entièrement). D'autres restent catholiques ; d'autres encore, comme la France, sont l'objet d'une dispute, pendant un temps au moins.

Et puisque chacun croit détenir la vérité, il est très peu question de tolérance ou de dialogue. Nous constatons que les méthodes d'évangélisation de la chrétienté médiévale sont très peu mises en question à l'époque de la Réforme. Si Clovis et Charlemagne n'ont pas hésité à christianiser leurs territoires par la force, l'Europe du XVI^e et XVII^e siècles connaît à nouveau des efforts d'évangélisation semblables. Les pouvoirs politiques ont continué à légiférer en matière de foi chrétienne, c'est-à-dire, à « christianiser » des populations entières, que ce soit à Wittenberg, à Genève, à Paris, à Rome, ou à Münster. Et dans les territoires disputés, comme la France, quand légiférer ne réussit pas, on recourt sans scrupules à la guerre, et cela encore au nom de la christianisation.

On en arrive à des choses qui sont à peine croyables pour nos yeux du XX^e siècle. Il faut toute une série de guerres pour que le protestantisme soit reconnu en France, tandis qu'un peu plus tard en Angleterre Cromwell et ses armées dissidentes exécutent un roi dont le règne est reconnu de droit divin. Ainsi vers le milieu du XVII^e siècle, après la guerre de Trente Ans, l'Europe est fatiguée des guerres confessionnelles et de « christianisation » forcée, ce qui n'empêche pas Louis XIV de révoquer l'édit de Nantes. On est loin de l'Évangile et l'on peut effectivement mettre en question les moyens utilisés pour évangéliser la France et l'Europe pendant cette période. Mais l'histoire continue et on assiste à la mise en place de la modernité.

4. La modernité

Le défi que le siècle des Lumières pose au christianisme est présenté surtout comme un défi intellectuel. On affirme qu'à cause des développements de la science moderne et de la philosophie, l'Évangile ne serait plus crédible. L'homme moderne, tributaire de Voltaire, de Rousseau, de Marx, de Nietzsche et de Freud, ne pourrait plus croire. Il est moins habituel de se demander si les Églises et leur comportement n'ont pas contribué au rejet du christianisme en Europe à partir du XVIII^e siècle.

Quoi qu'il en soit, dans ce contexte, il devient difficile d'évangéliser. L'idéal de la Révolution française récuse le christianisme et l'ordre ancien. Pour beaucoup, la France ne pourra être une nation moderne qu'en refusant son passé chrétien.

À cela s'ajoute le facteur probablement plus important qu'est le processus d'urbanisation, d'industrialisation et de sécularisation qui avance et détruit tout ce qui se trouve sur son chemin comme mentalité « religieuse », du moins telle que l'Europe médiévale l'avait connue. Toutefois au XIX^e siècle, le protestantisme français a été beaucoup plus ouvert à la modernité naissante que ne l'a été l'Église romaine. Le pluralisme et la laïcité ont donné aux protestants un espace vital nouveau et un désir réel d'évangéliser la France.

Dans notre contexte moderne, l'espace réservé à la foi se rétrécit. Aujourd'hui, nous pouvons croire ce que nous

voulons à condition que cela reste cantonné dans le domaine privé; la foi n'est qu'une opinion parmi d'autres et à ce titre est exclue du domaine public, c'est-à-dire de la politique, de l'école, de l'économie, justement les domaines où nous vivons, travaillons, et cherchons à témoigner quotidiennement. On en arrive à une situation où toutes les Églises se rendent compte que quelque chose a changé, que la situation est nouvelle et se demandent ce que signifie «évangéliser la France» dans le contexte de la modernité et de la sécularisation? À notre sens, pour tenter de répondre à cette question, il est nécessaire à la fois de reconsidérer ce passé que nous venons d'évoquer et de prendre en compte le paysage spirituel dans lequel nous vivons.

5. Quatre observations

1. Le sacré entre pluralisme et relativisme

À certains égards, nous sommes revenus au début du processus historique. Le christianisme se trouve minoritaire dans un monde où le relativisme et le pluralisme règnent. Il est d'ailleurs frappant de remarquer nombreux sont ceux qui pensent que relativisme et pluralisme sont un phénomène totalement nouveau. Or, dans l'empire romain déjà, toute religion, toute philosophie étaient admises aussi longtemps que l'idéologie dominante (la divinité de l'empereur) n'était pas mise en question. Aujourd'hui, nous vivons la situation paradoxale où d'une part, les idées les plus diverses peuvent coexister sans problème et d'autre part, certaines idées, telles la sacralité du marché, sont quasiment intouchables. Il existe un autre élément qui rappelle les premiers siècles de notre ère: il y a une culture et une civilisation dominantes. Ce n'est plus la *pax romana*, mais la *pax americana*.

En même temps, nous ne pouvons pas revenir en arrière, car toute l'histoire dont nous avons parlé est effectivement passée et il semble bien que celle-ci a vacciné beaucoup de nos contemporains contre la foi. Aussi, lorsque nous parlons d'évangéliser la France, il faut tenir compte du fait que les Français ont enfoui quelque part dans leur mémoire cette histoire, même si pour beaucoup elle est mal connue. Pour nombre d'entre eux, l'Église, ou l'Évangile restent une «solution» qu'on a déjà essayée il y a longtemps, mais qui est disqualifiée d'avance.

2. Une religion d'importation

D'un point de vue chronologique, beaucoup d'Églises ou de mouvements évangéliques arrivent assez tard dans cette histoire, et cela devient encore plus complexe avec l'influence et la présence américaine dans les milieux évangéliques depuis la Deuxième Guerre. Certains oublient trop vite que jusqu'au XIV^e siècle, l'histoire de l'évangélisation de la France est entièrement liée à l'histoire de l'Église romaine. Puis les Églises réformée et luthérienne sont venues s'ajouter à cette histoire, mais elles sont restées extrêmement minoritaires dans le processus. Nous ne tirons pas toujours les conséquences de cette constatation. Ainsi pour beaucoup de Français, et surtout pour les médias, être chrétien est synonyme d'être catholique. Même si la théologie romaine n'est pas la nôtre, nous ne pouvons tout simplement pas faire comme si cette Église n'existait pas, ou comme si rien de bon ne se passait en son sein. Il en va de même de notre attitude envers les Églises «historiquement» protestantes.

Le protestantisme a souvent été considéré comme un élément étranger à la culture française. Pour beaucoup de catholiques et de protestants, l'influence américaine (positive ou négative) au sein du mouvement évangélique renforce cette impression. Une véritable évangélisation de la France implique un enracinement solide dans son histoire et dans sa culture. Bien que cette intention soit fréquemment formulée, dans les faits beaucoup d'efforts d'évangélisation sont conçus comme s'il fallait faire *tabula rasa* du passé ou qu'on pouvait commencer à zéro.

En même temps, certains évangéliques souffrent de ce que les autres Églises les considèrent comme des «sectes». Mais les évangéliques font-ils mieux à l'égard des autres? Ne sont-ils pas nombreux à penser ou à agir comme si le fait de parler avec ceux qui ne partagent pas toutes nos convictions était un acte d'infidélité? Beaucoup de membres d'autres Églises se posent les mêmes questions que nous, et nous pourrions bénéficier de leur enracinement dans l'histoire et la culture françaises.

3. La logique de la rupture

Le protestantisme a opéré une rupture au sein du christianisme occidental. Et depuis le XVI^e siècle, nous nous sommes habitués à cet état de choses, en oubliant que le but de Luther n'était pas de fracturer l'Église, mais de la guérir. Au sein du protestantisme, des aspects favorisent l'évangélisation alors que d'autres la compliquent. Les points forts, nous avons l'habitude d'en parler; les points faibles, un peu moins souvent. Or ces points faibles peuvent être un obstacle pour notre évangélisation.

Le protestantisme a mis en marche une logique de rupture et de fractionnement continu. Ce n'est pas un menonite qui vous dira qu'on ne doit pas rester ferme sur ses convictions, au risque que ce choix engendre la rupture. Mais, on peut s'habituer à la rupture, l'éprouver comme quelque chose de normal et ne plus en percevoir la dimension tragique. Luther et Zwingli, ainsi que leurs successeurs, ne s'entendirent pas et le résultat de leurs dissensions fut la création de deux Églises: une Église luthérienne et une Église réformée. Les anabaptistes ne s'entendirent pas avec Zwingli et de cette mésentente naquirent les communautés anabaptistes. Henri VIII créa l'Église d'Angleterre, les puritains ne s'entendirent pas avec celle-ci et il en sortit des presbytériens, des baptistes, des

congrégationalistes, des quakers, etc.

Un peu plus tard (XVII^e siècle), l'Église luthérienne se refroidit ; Spener chercha à la renouveler. C'est ainsi que le courant piétiste vit le jour, courant qui chercha à rester dans l'Église officielle, mais qui déboucha cependant sur la création de nouvelles églises et de nouveaux courants, tel le méthodisme de Wesley. On peut dérouler l'histoire jusqu'à nos jours, sur le même mode, mais ces exemples suffisent

Nous (protestants et évangéliques) avons pris l'habitude de nous diviser lorsque des différences théologiques voient le jour parmi nous et généralement cela ne semble pas nous déranger. Chacun crée son église, son mouvement, sa stratégie d'évangélisation, en oubliant trop souvent que nous sommes membres du corps du Christ, et donc membres les uns des autres et que peut-être nous pouvons apprendre des choses les uns des autres. Dans cette logique de rupture facile, la théologie ou l'invention de stratégies d'évangélisation ne sont parfois autres que la justification de la rupture. Puisqu'il faut se démarquer des autres, nous soulignons l'importance des points de rupture plutôt que de créer une théologie plus globale.

Les sociologues et les historiens constatent que le protestantisme a contribué à créer l'individualisme moderne. Cette logique de rupture a aussi probablement à voir avec ce phénomène. De toute façon, nous avons souvent beaucoup de mal à voir au-delà de la foi individuelle ou de l'Église locale, alors que dans l'Église ancienne régnait une sorte de « congrégationalisme épiscopal » au sein duquel les communautés locales se savaient liées les unes aux autres. Nous avons un sens trop limité de l'Église, voir une ecclésiologie déficiente, qui n'est pas sans lien avec notre manière d'évangéliser.

Les Églises évangéliques sont souvent tributaires de mouvements de réveil et n'ont pas toujours conscience d'être enracinées dans l'histoire. On ne peut pas être contre le Réveil, mais insister sur le phénomène au dépens d'une Église et de structures qui permettent de tenir dans la durée peut fausser notre vision de l'évangélisation. L'insistance sur le Réveil entraîne, chaque fois que l'Église s'assoupit, à créer un mouvement ou une nouvelle Église de réveil, qui après une ou deux générations connaîtra les mêmes problèmes que l'Église dont on vient de sortir. Par ailleurs, ce mouvement sentira la nécessité de se donner des structures, de répondre à des questions qu'il avait refusé d'emblée de prendre en compte en raison de l'urgence de susciter le « réveil » ou d'« évangéliser »⁶.

4. Face à la modernité

Beaucoup d'évangéliques adoptent une attitude critique à l'égard de la modernité intellectuelle sous prétexte qu'elle met l'autorité de l'Écriture en question, qu'elle sape la foi, qu'elle mine l'Église. Christianisme et modernité semblent s'exclure. C'est peut-être vrai, mais il est à craindre que derrière cette critique se cache une certaine nostalgie de l'époque où l'on vivait en chrétienté et un désir secret de retourner à une situation où l'Église dominait. Il est aussi à craindre que nous soyons plus influencés par cette modernité que nous ne voulons l'admettre, et cela jusque dans l'élaboration de nos stratégies d'évangélisation. N'oublions pas que l'Évangile a toujours été scandale pour les uns et folie pour les autres. Pour évangéliser aujourd'hui, il faut simplement avoir le courage de ses convictions et savoir qu'elles ne seront pas très souvent partagées.

C'est peut-être la raison pour laquelle nos efforts d'élaborer des stratégies globales d'évangélisation sont problématiques. Tout d'abord stratégie et efficacité sont deux aspects fondamentaux de la modernité qui peuvent fausser notre compréhension de l'Évangile, non pas qu'il ne soit pas bon de chercher à comprendre le contexte dans lequel nous nous trouvons pour mieux annoncer l'Évangile. Si cette recherche n'était pas bonne, c'est toute cette Consultation qui serait absurde. Mais alors, pourquoi ne pas s'intéresser à la contextualisation plutôt qu'à la stratégie ? Ce serait là une démarche plus conforme à ce que nous voyons dans le Nouveau Testament et dans l'Église ancienne.

5. Stratégie versus contextualisation

Une stratégie fait courir le risque d'une vue à court terme et du sacrifice de la fidélité à l'Évangile au nom des résultats recherchés. C'est justement au nom de l'efficacité moderne qu'on est en train de niveler les cultures et d'oublier l'histoire. Dans une analyse récente de la religion en contexte contemporain, Danièle Hervieu Léger parle de la religion comme d'une mémoire en miettes⁷. La technologie et l'efficacité n'ont pas besoin de mémoire ou d'histoire. Mais les gens ont besoin de racines et de sens. Contextualiser, c'est chercher à comprendre la situation dans laquelle on se trouve, à s'y enraciner, tout en regardant ce contexte à la lumière de l'Évangile. Ce dernier regard permet de discerner les *idôles* du contexte, c'est-à-dire les valeurs, les mentalités et les comportements qui contredisent ce que Dieu nous apprend en Jésus Christ.

L'Église ancienne nous offre un modèle de contextualisation. Minoritaire, dans un environnement plutôt hostile, cette église a grandi. Et pourtant nous avons remarqué une absence apparente de stratégie d'évangélisation. Par contre, nous voyons des églises vivantes, ce qui n'exclut pas qu'elles avaient aussi leurs problèmes. Nous voyons des églises dont les membres savaient pourquoi elles existaient ; nous voyons des églises qui savaient franchir les barrières de l'époque : en leur sein on ne connaissait plus ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme. Nous voyons des communautés dont la prédication répondait aux besoins profonds des leurs contemporains, qui proposaient des réponses adéquates aux problèmes concrets de la société tout en mettant en question les idoles de l'époque.

De plus, elles offrent, en partie au moins, une réponse à notre logique de rupture et à notre individualisme. Pen-

dant les premiers siècles, l'Église locale, en lien avec les autres communautés, devenait la tête de pont de l'évangélisation. La vie individuelle et la vie commune des chrétiens étaient suffisamment visibles pour poser question aux gens de l'époque. Le grand défi pour l'évangélisation dans un contexte de modernité, c'est de refuser que la foi reste une affaire privée, qu'elle soit exclue du domaine public. Mais en disant cela, nous devons être conscients que l'Église porte une grande responsabilité dans le retrait du religieux vers la sphère privée. Face aux Églises dominatrices, face aux guerres de religion, on comprend que les gens souhaitent que la foi devienne une question privée. La foi chrétienne concerne le domaine public dans la mesure où l'Évangile dépend d'une eschatologie. Il découle d'une vision de l'histoire fondée sur le Christ mort et ressuscité. Ce message s'incarne toujours dans le monde et lui propose des éléments de réponse concrets.

Dans ce monde où l'on parle tellement d'exclusion, de racisme, monde où une certaine idéologie économique détermine de plus en plus nos choix de société et de vie individuelle, nous n'avons pas à annoncer une politique à la place de l'Évangile, mais nous ne pouvons jamais oublier les implications concrètes de l'Évangile. Nous ne pouvons pas séparer le destin de l'individu et la terre et le ciel nouveaux où la justice habitera.

On pourrait dire que l'espace public où s'incarne cet Évangile, c'est d'abord dans l'Église, la communauté nouvelle qui accepte la bonne nouvelle et la vit tout en se tournant vers le monde. Une évangélisation fidèle, c'est offrir une véritable bonne nouvelle et une véritable espérance à nos contemporains, c'est leur offrir un espace communautaire pour vivre cette bonne nouvelle (une communauté de paix, de justice, de guérison), et c'est mettre en question les idoles de notre époque. Tout ce qui va dans ce sens, c'est « évangéliser la France ».

Pour terminer, voici quelques suggestions concrètes et questions :

- Nous devons mieux enraciner notre évangélisation dans l'histoire et la culture françaises. Comment faire cela et jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour le faire, surtout en ce qui concerne notre relation avec les autres Églises ?
- Nous devons avoir une meilleure ecclésiologie, c'est-à-dire d'une part, sortir de la logique de la rupture et d'autre part, comprendre que l'existence de communautés vivantes fait partie intégrante de l'évangélisation. L'Église, c'est l'espace public de l'Évangile, c'est le lieu où se concrétisent et se vivent les valeurs de l'Évangile, c'est une communauté de paix, de pardon, de guérison. Comment sortir de la logique de la rupture ? Comment mieux intégrer la vie de l'Église locale à l'évangélisation ?
- Nous devons contextualiser l'Évangile dans la modernité occidentale ; pour cela il faut comprendre à quel point nous sommes influencés par la modernité et redécouvrir l'Évangile comme « parole publique » sans que l'Église cherche à dominer la société. Comment avoir le recul nécessaire pour voir nos syncrétismes, comment faire la part de ce qu'il y a de critiquable et d'acceptable dans la culture moderne ? Comment identifier nos idoles ?

Notes

¹ Cette partie de l'exposé est inspirée par l'article remarquable de Alan KREIDER : « Worship and Evangelism in Pre-Christendom », in *Joint Liturgical Studies*, n°32, Cambridge : Grove Books Limited, 1995

² KREIDER, *op. cit.*, pp. 6-7. Voir aussi Michael GREEN, *Evangelism in the Early Church*, Grand Rapids (Michigan) : Eerdmans, 1970, p. 256 : « It would be a gross mistake to suppose that the apostles sat down and worked out a plan of campaign: the spread of Christianity, was [...] largely accomplished by informal missionaries and must have been to a large extent haphazard and spontaneous. »

³ KREIDER, *op. cit.*, p. 11.

⁴ KREIDER, *op. cit.*, p. 41.

⁵ Jean DELUMEAU, *Le christianisme va-t-il mourir ?*, Paris : Hachette, 1977, pp. 40-41 ;

⁶ J'ai vu deux exemples récents de cette tendance à mieux se structurer après un premier élan d'évangélisation :
— Jeunesse en Mission : « Je réalise que de plus en plus nous avons plutôt mis l'accent sur un seul aspect du grand commandement dans Marc 16 : 15, à savoir « Allez et prêcher l'Évangile à toute la création ». Nous oublions que dans Matthieu 28 : 18-20, Jésus lui-même nous dit : « Allez et faites des nations des disciples, les baptisant et les enseignant ». Donc nous avons la responsabilité de prêcher l'Évangile, mais aussi d'enseigner, c'est-à-dire vivre avec les gens ce que nous prêchons. » (Jem : Le Gault, automne 1995).
— « France Mission entre petit à petit dans une nouvelle étape de sa vie. L'époque se termine où beaucoup d'initiatives ont été prises [...]. Pour soutenir la croissance des Églises et mettre en œuvre les changements nécessaires, une nouvelle organisation de l'action se met en place [...] qui désire être mieux adaptée et plus proche des réalités du terrain et des églises. » (*Action Missionnaire*, n° 71/troisième trimestre 1995)

⁷ Cf. Danièle HERVIEU-LÉGER *La religion comme mémoire*, Paris : Le Cerf, 1993.

Né en 1950, Neal BLOUGH a à la fois un cœur de missionnaire et un esprit d'enseignant et de chercheur. Il a soutenu une thèse intitulée *Christologie anabaptiste* (Genève : Labor et Fides, 1984) et publié un autre ouvrage sur la christologie : *Jésus Christ aux marges de la Réforme* (Paris : Desclée, 1992). En 1975, quand il est venu en France, il était envoyé par un organisme missionnaire ; il a participé à la mise en place de plusieurs projets missionnaires : un foyer pour étudiants africains et une Église locale. Actuellement, il est professeur d'histoire de l'Église à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine et directeur du Centre mennonite d'études et de rencontres à Saint-Maurice en région parisienne.